

XXIII^e dimanche, année A, le 10 sept. 2017

Dès l'origine, l'engouement pour le sport et les jeux sportifs faisait partie de l'univers culturel à l'intérieur duquel a retenti la proclamation de l'Évangile : il suffit de penser non seulement aux fameux « jeux olympiques » mais encore aux « jeux pythiques » de Delphes, aux « jeux isthmiques » de Corinthe, etc. Saint Paul, le premier écrivain chrétien, s'est alors empressé de parler de la vie chrétienne comme d'une course ou encore d'une lutte. *Ne savez-vous pas que les coureurs, dans le stade, courent tous, mais qu'un seul gagne le prix ? Courez donc de manière à le remporter. Tous les athlètes s'imposent une ascèse rigoureuse ; eux, c'est pour une couronne périssable, nous, pour une couronne impérissable.* À sa suite, de nombreux Pères de l'Église ont exploité les mêmes métaphores et il n'est pas rare, encore aujourd'hui, que l'on parle de Jésus comme d'un « super entraîneur » avec son équipe de 12 joueurs qu'il emmena jusqu'à la Victoire Finale, etc. Nous pouvons donc souhaiter que les « Olympiades des Familles » qui ont lieu à cette heure-même soit un franc succès et – pourquoi pas ? – matière à catéchèse.

Mais c'est à un autre genre de victoire que l'Évangile nous convie ce matin : *Si ton frère a commis un péché contre toi, va lui faire des reproches seul à seul. S'il t'écoute, tu as gagné ton frère...* De quoi s'agit-il ? Pourquoi « gagner » ? Face à qui ? Contre quoi ? Et quelle est donc cette partie où, si je peux gagner, c'est donc aussi que je peux perdre ? En réalité, il n'y a qu'une seule victoire dans l'Évangile, celle du Christ, vainqueur de la mort et du tombeau et vivant désormais au milieu de nous. *Quand deux ou trois sont réunis en mon nom – dit Jésus – je suis là, au milieu d'eux.* Par contre, si mon frère a péché contre moi, il n'est plus possible d'être réuni avec lui *au nom de Jésus.* De sorte qu'en « perdant » mon frère, c'est la présence de Jésus qui est menacée et, par suite, le sens même de sa vie et de sa mort pour nous, de sa Passion victorieuse. C'est ce que laisse entendre St Paul dans un passage de la Première Épître aux Corinthiens où, discutant du scandale que les « chrétiens libérés » peuvent être pour ceux dont la conscience est plus scrupuleuse, il conclut : *Et ta science ferait périr le faible, ce frère pour qui le Christ est mort !* Perdre le frère, c'est faire perdre Jésus.

Il nous faut donc approfondir certaines réalités. 1) La fraternité est un don de la Résurrection. C'est seulement dans le Christ Ressuscité que nous recevons l'adoption filiale et qu'ainsi nous nous reconnaissons frères car fils et filles d'un même Père. La traduction sociale de la Résurrection est une nouvelle qualité de nos relations 2) Ainsi, en fondant l'Église, Jésus avait en tête de restaurer la fraternité qui, depuis l'origine, avait été brisée. Comme l'enseigne le Concile, l'Église est « le sacrement de l'unité du genre humain », de la fraternité universelle. 3) Par suite, il ne peut y avoir de christianisme individualiste, c'est une hérésie. Un saint n'est pas celui qui est préoccupé de son propre salut, mais plutôt de celui des autres, du salut du Corps entier. 4) Enfin, à la suite de Jésus, nous sommes invités à percevoir toujours davantage la profonde solidarité qui unit les êtres humains, de sorte que, comme le dit encore saint Paul : *Un membre souffre-t-il ? Tous les membres souffrent avec lui. Un membre est-il à l'honneur ? Tous les membres se réjouissent avec lui.* Et ailleurs : *Qui est faible que je ne sois faible ? Qui vient à tomber, qu'un feu ne me brûle ?*

Chaque fois qu'une relation fraternelle est blessée, c'est donc à la puissance de la Résurrection que nous devons en appeler, puissance qui a été transmise à l'Église dans le ministère de la réconciliation. Une forme éminente de ce don est le Sacrement du Pardon. Mais vous aurez remarqué que les paroles prononcées par Jésus au sujet de lier et délier, paroles que Jésus avait déjà adressées au seul Pierre, sont maintenant adressées à l'ensemble des disciples. Ainsi il faut comprendre la pratique de la correction fraternelle, à laquelle nous sommes renvoyés ce matin, comme une pratique du Corps entier, tout en l'articulant à la grâce sacramentelle. Elle nécessite beaucoup de délicatesse et de charité, aussi bien de la part du frère offensé que de l'offenseur. En tout cas, ce matin, tous nous entendons la même parole. Elle nous engage. Demandons ensemble d'aimer suffisamment le Christ et l'Église pour que nous osions en faire usage, de sorte que le Christ puisse demeurer au milieu de nous et, qu'en vérité, dans ce coin du BW, nous soyons un signe visible et efficace de ce grand désir du cœur de l'homme qui est celui d'une véritable fraternité universelle. Il n'y aura pas d'autre victoire aujourd'hui que celle-là.